

De la censure

Devant la teneur des réponses à notre appel d'articles sur la censure, nous avons été à la fois surpris, enchantés et quelque peu effrayés. Surpris devant la somme impressionnante d'articles, de lettres, de notes, de bibliographies et d'entrevues sur un sujet complexe mais "incontournable". Enchantés par ces mêmes réponses qui incluaient plusieurs interventions de la part d'éditeurs, de libraires, d'enseignants et de parents, ainsi qu'un nombre élevé de messages d'écrivains victimes de la censure, voire de la répression qui s'exerce à l'échelle du Canada. Inquiétés, enfin, par l'ampleur de cette répression et par l'intensité des passions contradictoires qu'elle soulève. A cet égard, notre propre réaction au contenu et au ton de la plupart des contributions nous a nous-mêmes étonnés: nous avons dû quelquefois tempérer notre désir d'adoucir certains propos de nos collaborateurs, c'est-à-dire, en termes plus clairs, de les censurer; nous avons également essayé de ne pas céder à une autre tentation, plus pernicieuse, l'autocensure. Bref, avouons-le, nous sommes tous plus ou moins des censeurs.

Toutefois, comme le suggère notre éditeur, Perry Nodelman, si nous nous élevons contre la censure, en soutenant que toutes les publications qui incluent des scènes de violence et des passages scabreux ou douteux doivent être quand même accessibles aux jeunes lecteurs, il n'en reste pas moins que nous devons accepter en contrepartie la responsabilité d'expliquer aux enfants les raisons pour lesquelles nous sommes consternés ou offensés par certains livres, et l'obligation de préciser quelles sont les valeurs qui justifient nos réserves quant à la langue et au contenu de ces ouvrages. En dernière analyse, le rejet de la censure n'implique nullement le refus de condamner ce qui semble répréhensible.